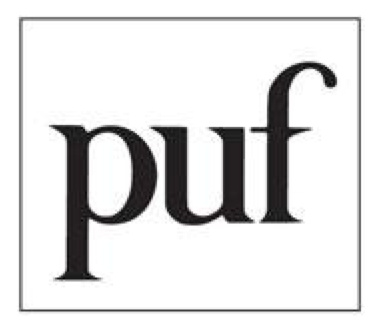


Permanences : la frontière En guise d'introduction
Author(s): Michel de Certeau and Maria Letizia Cravetto
Source: *Rue Descartes*, No. 25, A partir de Michel de Certeau : de nouvelles frontières (
Septembre 1999), pp. 7-19
Published by: Presses Universitaires de France
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/40978560
Accessed: 25-02-2016 07:02 UTC

M. de Certeau

Livres : traductions italiennes

L'operazione storica, intr. e trad. di Luigi Blandini, Argalìa, Urbino, 1973

Politica e mistica. Questioni di storia religiosa, trad. Adriana Loaldi, Jaca Book, Milano, 1975

La scrittura della storia, trad. Anna Jeronimidis, Il pensiero scientifico, Roma, 1977

[L'invention du quotidien. Arts de faire], trad. Anna Jeronimidis, Theorema Edizioni, Roma, 1982

Liste de traductions établie par Michel de Certeau pour le projet *Fictions théoriques*

Michel de Certeau

<u>Fictions théoriques</u>

I - DISCOURS

De la théorie à la fiction

chap. 1 - "Le roman freudien" (in <u>Confrontation</u>, N9 "Géopsychanalyse", 1981)
chap. 2 - "La folie de voir : Merleau-Ponty" (<u>Esprit</u>, juin 1982)
chap. 3 - "Le noir soleil du langage : Michel Foucault" (in <u>Absent de l'histoire</u>, Mame 1973)
chap. 4 - "Une éthique de la parole : Jacques Lacan" (in <u>Débat</u>, N° 22, nov. 1982).

II - ECRITURES

De la fiction à la théorie

chap. 5 - "Le lieu de l'autre. Montaigne : 'Des cannibales'"(in <u>Le Racisme. Mythes et sciences</u>, Bruxelles, Ed. Complexe, 1980).
chap. 6 - "L'énonciation mystique" (in <u>Recherches de science religieuse</u>, t. 64, 1976, p. 183-215).
chap. 7 - "L'écriture contre le temps : Lafitau" (in <u>Yale French Studies</u>, No 59, 1980, p. 37-64).
chap. 8 - "Ecrire la mer : Jules Verne" (Introd. à J. Verne, <u>Les grands navigateurs du 18e siècle</u>, Ramsay, 1977, p. I-XIX)

III - CORPS MYTHIQUES

chap. 9 - "Le corps folié" (in A. Verdiglione (ed.), <u>La folie dans la psychanalyse</u>, Payot, 1977, p. 189-203).
chap. 10 - "Une iconologie urbaine : Ancona" (Préface à F. Borioni, ~~Ancona...,~~ [illegible] Ancona, Lavoro Editoriale, 1982)
chap. 11 - "Les revenants de la ville : Paris" (in <u>Architecture</u>, 1983, N° spécial sur Paris). tel. 766.04.60. [illegible]

(Conclusion : "L'histoire, science et fiction" (in D. Carr, W. Dray, etc. (eds.), <u>Philosophy of History and contemporary Historiography</u>, The University of Ottawa Press, Ottawa, 1982, p. 19-39)

Maria Letizia Cravetto

Permanences : la frontière
En guise d'introduction

1 – L'APRÈS-COUP

Le souligner ?

Comme en sortant d'une exposition, quand apparaît l'étrange cohérence qui fait d'une collection de toiles, si différentes de par leurs proportions, si différentes de par leurs origines, un ensemble qui interpelle le sujet par son propos de capter le surgissement du quotidien et de l'épistémologie, tel semble être l'effet de ce numéro, né du désir de donner à voir comment des chercheurs, d'âges et de cultures différents, travaillent à partir de l'œuvre de Michel de Certeau.

Comment cela a-t-il été possible ?

Revenons en arrière.

2 – LE MANQUE DE LIEU PROPRE

1970. Lors du séminaire, 15 rue Monsieur, Michel de Certeau s'évertuait à mettre en évidence comment, au cours des XVI[e] et XVII[e] siècles, dans l'effondrement du système de références des générations précédentes (effritement des traditions socio-ecclésiales et récession socio-économique), des hommes et des femmes, de classes et cultures variées, avaient trouvé, dans l'oraison et dans l'écriture, la subversion d'un malheur à la fois générationnel et individuel, découvrant à quel point « le dire de la perte est commencement autre ».

Telle me semble avoir été l'expression de Michel de Certeau qui ne cessait de revenir sur l'importance de ce phénomène. Grâce à l'énonciation de cette

perte, qui articule un type de représentation inédit, les espaces intérieurs de la déperdition et de la désappropriation se changent en une possibilité de pratiquer la vie, spirituelle et publique, avec une liberté alliant l'impuissance à l'invention. A partir de cette expérience d'exil, les mystiques parvinrent à faire entendre le sens d'une transition : leur (nouvelle) façon d'agir, de pâtir et d'aimer.

En écoutant Michel de Certeau, il devenait patent que cette mutation marquait comme une révolution dans l'histoire de la rationalité et du progrès occidental, mais il apparaissait tout aussi évident que la reconnaissance de cette transformation avait demandé plus que le temps de l'histoire.

Cette reconnaissance avait exigé une pertinence à la fois subjective et scientifique. On était ainsi amené à percevoir jusqu'où l'objet de la recherche dépendait des questions et de la méthode du chercheur ; puis on en venait à se demander si cette lecture subversive de la mystique – où l'intelligence se montrait à la limite de la génialité – n'avait pas été déclenchée par un deuil. Préalable à une compréhension expérimentale, le deuil oblige en effet le chercheur à renoncer aux garanties d'une tradition de pensée et aux taxinomies du préalablement connu.

Ce qui conduit à une relation féconde avec l'altérité est toujours en relation avec un changement, une mutation, un bouleversement, qui subvertit la continuité, la sécurité, la douceur des différents acquis. Si l'acceptation de ce renversement est liée à l'histoire personnelle de l'individu, cet accueil révèle que même la rencontre avec la méconnaissance, la souffrance et le Mal peut devenir une occasion pour avancer dans l'existence humaine, l'imprévu n'étant, en dernière analyse, qu'une nouvelle rencontre avec la vie.

Cet imprévu, à l'intérieur de l'œuvre de Certeau, se caractérise comme rupture, une rupture qui relie sur la scène symbolisante le rapport entre « le discours (l'écriture) et le réel (la présence) ». Or c'est la rupture qui implique le deuil, puisque « pour se constituer » le sujet doit se résigner à être privé « de la totalité et de la réalité »[1]. Insaisissable, à l'œuvre dans l'écriture, ce deuil, sans lieu propre, n'est que le redoublement d'une opération psychique, désormais invisible et refoulée.

En se faisant, en continuant à tracer des itinéraires dans un ailleurs (des pays à venir) où la liberté ne peut être que l'impératif d'un perpétuel transit, le deuil énonce l'acceptation de la rupture, ressentie comme perte irréductible.

1. M. de Certeau, « L'histoire, science et fiction », in *Le Genre humain*, n° 7-8 (1983), p. 160. Cf. *infra*, dans ce même numéro, l'analyse que S. G. Nichols propose de la rupture à l'œuvre dans l'historiographie de M. de Certeau.

3 – « CLARTÉ TESTAMENTAIRE »

Ob-scène ! Telle serait la prétention de vouloir chercher et analyser dans l'œuvre de Michel de Certeau quelle a été cette perte. D'autant plus que dans ses textes prime la nécessité de porter au clair le subi, l'altération altérante et altérée. Et cette priorité l'a obligé à multiplier ses recherches, à revenir sans cesse sur ses énoncés, pour essayer de trouver une parole qui puisse se faire écho du désir d'être ensemble avec l'autre dans la « clarté ».

« Cette clarté [...] serait peut-être l'éclat d'un désir venu d'ailleurs. Mais elle ne se donne pas au travail ni à l'âge. Elle est testamentaire : c'est un baiser de la mort. »[1]

Cette *clarté testamentaire*, serait-ce l'émergence d'un désir (de mort) qu'on décèle dans l'écriture de Michel de Certeau à partir du moment où il demanda à des « témoins anciens et disséminés » quel était le détournement et quelle était la séduction qu'ils mettaient en acte « pour essayer de circonscrire [...] le défi d'un délié »[2], voire d'un ab-solu ?

Paradoxalement ce défi pourrait-il être symbolisé par une affirmation unique : « l'élucider m'était une nécessité »[3] ?

Si le deuil protège le sujet contre l'excès (de ces nécessités psychiques), la violence du désir de mort risque de le culbuter au-dehors de toute sublimation. Entre le deuil et cette violence, se déroule le chemin limite où Michel de Certeau n'a cessé d'avancer. Et ce chemin se manifeste pleinement, même si de façon inséparable de l'organisation de la pensée, lorsque l'on parcourt le schéma de *Fictions théoriques*, recueil d'articles rassemblés par Michel de Certeau au début de 1983, qui, traduit, aurait dû être publié en Italie.

4 – « INÉGAL FACE À FACE »

« Le lieu instauré par des procédures de contrôle est lui-même historicisé par le temps, passé ou futur, qui s'inscrit comme un retour de "l'autre" (un rapport au pouvoir, à des précédents, ou à des ambitions) et qui, "métaphorisant" ainsi le discours d'une science, en fait également une fiction. »[4]

1. M. de Certeau, *La fable mystique*, Paris, Gallimard, 1984, p. 11.
2. M. de Certeau, « Folies déliées : séductions de l'autre », in *Traverses*, n° 18, 1980, p. 37-54.
3. M. de Certeau, *La prise de parole*, Paris, Desclée de Brouwer, 1968, p. 22.
4. Au lieu de la version publiée à Ottawa, M. de Certeau m'envoya « L'histoire, science et fiction », art. cit., p. 167. Cf. à ce propos L. Giard, « Bibliographie complète de Michel de Certeau », in *Le voyage mystique. Michel de Certeau*, éd. Luce Giard, Paris, Recherches de Science religieuse, 1988, p. 220.

Cette affirmation – la dernière du dernier article – qui, telle une redondance explicative, a été barrée par Michel de Certeau sur la copie qu'il m'envoya de Californie, pourrait résumer la problématique du recueil.

Son message se trouve renforcé par cette négation, car ce qui est guetté dans ce manuscrit c'est le constant processus de décomposition et de recomposition d'une pluralité d'institutions [1], constituant le social en tant que temps de la vie et de l'histoire. De sorte que cette constatation se transforme en véritable problème quand on en vient à se demander ce qui détermine la différence entre l'écriture de l'histoire, telle que Michel de Certeau l'a entendue, et la littérature qui, dans notre siècle, se veut – en certains cas – spéculaire de la destruction du sujet et de la désagrégation de la vie.

Si bien que pour évoquer les motifs pour lesquels *Fictions théoriques* resta au stade du projet, il me faut renouer avec la tradition de l'auto-accusation et, par ce biais, avec des événements précis, pour expliciter l'intransigeance qui empêcha la publication.

Tout d'abord, en recevant le manuscrit, comment ne pas être frappé par le fait que Michel de Certeau, une fois de plus, semblait restituer à l'interlocuteur les problèmes qui hantaient ce dernier au plus profond, en les lui rendant clarifiés ?

Notre correspondance ne s'était-elle pas nouée, comme une poignée de main, autour des suggestions et des poèmes ?

Dans la lettre du 27 janvier 1983, qui accompagnait l'envoi de *Fictions théoriques*, Michel de Certeau a écrit : « Ici l'orage brouille le soleil : alternances exotiques. Mais les murs de l'université demeurent en face de l'Océan : inégal face à face. »

Manuscrits à la main, c'est comme par ricochet que l'on aperçoit la frontière séparant l'écriture de l'histoire de l'écriture (romanesque et poétique), et que l'on saisit comment au sein de celle-ci le désir de (se) perdre se lie de façon indissoluble à une irréductible, mais irréelle, exigence de justice.

Et pourtant ! Confrontée aux perplexités et aux prudences commerciales (l'historiographie italienne, académique et catholique, était dominée à l'époque par des tendances ecclésiastico-positivistes), aux difficultés pratiques (de droits, de traduction, et même d'une faillite soudaine autant qu'imprévi-

1. Cf. J. Revel, « L'institution et son contraire », in L. Giard, H. Martin, J. Revel, *Histoire, mystique et politique*, Grenoble, Jérôme Millon, 1991, p. 127 : « Pour cette pensée indissolublement théologienne et stratégique, chaque acte – chaque opération – engageait une redistribution provisoire des relations en présence. Une myriade d'institutions fugitives décomposait et recomposait le social. Il s'était donné pour tâche d'en rendre compte. Politique est le projet de celui qui veut surprendre l'invention de la société. » De nos jours, il est le seul historien qui ait saisi *ab intra* – (de l'intérieur d'un compagnonnage créé par la pratique de la même langue et du même métier) – la complexité herméneutique de l'historiographie de M. de Certeau.

sible), et par conséquent aux hésitations de Michel de Certeau (désormais engagé dans l'effort d'un enracinement institutionnel qui aurait permis la reconnaissance de son historiographie, mieux, d'une politique d'étonnante « hétérologie »[1]), l'intransigeance l'emporta.

Non ! Il n'en aura rien été.

Pareille intransigeance toutefois se situe au-delà de la révolte car, pour le sujet, l'intimité de l'existence s'enracine, non pas dans la filiation, mais dans un acte – de silence et de parole – qui clame un dissentiment radical, l'obligeant à tisser une relation avec la (sa) destruction.

Dans ce contexte, est-il surprenant que soit ignorée la distance subsistant entre une connaissance, théorique et expérimentale, du refus et la reconnaissance effective de la cruauté (de la vie) ?

5 – LA CRUAUTÉ DE LA VIE

Depuis 1986, date de la mort de Michel de Certeau, dans les pays francophones, son œuvre a circulé de façon marginale, sans bénéficier des circuits officiels. Et ceci pour deux motifs.

D'un côté, dans les hommages et les essais dédiés à Michel de Certeau[2], les réflexions se présentent comme évocations de la puissance, de l'originalité et des caractéristiques de son travail, sans aboutir ni à un échange ni à une interaction qui donneraient lieu à une percée méthodologique nouvelle, bref à une modification épistémologique. Celle-ci néanmoins ne peut s'articuler que comme un effet de trahison, dans le sillage de l'altération subie à partir de la rencontre avec une pensée qui interpelle le sujet dans son rapport avec soi-même. De sorte que cet ensemble de considérations oblige le lecteur à s'interroger sur ce qu'est un héritage, et sur la dialectique qui lie le « maintien du nom » à l'évanouissement de la présence de l'auteur.

Si « le maintien du nom [...] permet seulement l'ellipse de la mort et entraîne le leurre de l'identité »[3], ellipse et leurre refoulent l'expérience du

1. Cf. *infra* R. Terdiman, qui, dans ce même numéro, précise comment, pour de Certeau, l'hétérologie était constituée par l'ensemble des « phénomènes frontaliers ».

2. Cf., en particulier, AL, *Michel de Certeau*, sous la direction de L. Giard ; Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1987, et R. Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 19. L'auteur précise la volonté de faire retour, entre autres, à Michel de Certeau, ce retour devant permettre de mieux « préciser les contours et de définir avec plus d'acuité la pertinence » de ses recherches. Le chapitre consacré à l'historien n'est cependant ni le résultat d'un approfondissement ni la conséquence d'un échange méthodologique mais la simple réimpression de l'article publié en AL, *Michel de Certeau.*, *op. cit.*, où R. Chartier expliquait les choix, les pratiques et les particularités qui caractérisaient les stratégies et les tactiques de Michel de Certeau.

Dans ces circonstances, il faut remercier L. Giard pour la « Bibliographie... », *op. cit.*

3. M. de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 325.

manque et, de façon inévitable, finissent par véhiculer un modèle (au sens étymologique de *persona*) qui défigure et retranche un mort – un absent de la vie – des préoccupations et du « radicalisme de la parole »[1] qui ont marqué son existence.

D'autre part, à cause des rééditions qui ont offert en poche des textes concernant l'entrecroisement de l'histoire, de la culture et de la politique, Certeau a été généralement lu dans cet ailleurs (des savoirs académiques) où fourmille le désir de compréhension des phénomènes de marginalité et de résistance par rapport aux systèmes doctrinaux.

En relevant justement ces deux phénomènes, où l'oubli de la dette (contractée par toute une génération de chercheurs français) se combine aux exigences de l'institution et de la production économique, on en vient à percevoir la façon dont se constitue au sein de la société « un non-désir de modification »[2]. Et ainsi l'on doute même des possibilités inhérentes à la cruauté de la vie. – Dans les poèmes d'Eliot, dans la prose de Beckett, dans les récits de Chalamov, cette cruauté désigne le scandale qui, par la médiation d'une renaissance (naturelle et physique), impose à un sujet, meurtri et désespéré, l'obligation de l'héritage, fût-il celui de l'anéantissement de l'espèce humaine. – Et il y a eu de l'intolérable à penser que cette obligation (apparemment inique) pouvait être rendue vaine par le jeu qui combine les hommages, l'évocation du « cher disparu »[3] et les règles du marché.

Mais il n'en fut rien.

La cruauté rattrape les mécanismes économiques, et les oublis laissent indifférents les sujets marqués par une dépossession, laquelle, en réalité, constitue une appartenance. Ces sujets qu'autrefois on aurait dit brisés et que désormais on pourrait dire métis, pour qui la recherche est un enjeu de vie.

Oui ! Comment pourrait-on alors ne pas souligner le plaisir et la surprise de constater de nouveau un autre « inégal face à face » ?

Fin juin 1997. Une jeune femme américaine transitait par Paris pour aller au Cameroun étudier sur le terrain les peuples pygmées en vue d'un doctorat d'anthropologie à Berkeley. Nonchalante, lors de la rencontre, elle avait à la main *The Practice of Everyday Life*[4]. Cet acte anodin joint à son regard !

1. M. de Certeau, « Lacan : une éthique de la parole », in *Débat*, n° 22, novembre 1982, p. 69.

2. Cf. M.L. Cravetto, *Fidélité à l'après. (A propos du suicide de Primo Levi et de l'intériorité du Mal)*, à paraître.

3. « Ces "chers disparus", on les avait apprivoisés dans nos devantures et dans nos pensées, mis sous verre, isolés, grimés, offerts ainsi à l'édification ou destinés à l'exemplarité. » M. de Certeau, *L'absent de l'histoire*, Paris, Mame, 1973, p. 156.

4. M. de Certeau, *The Practice of Everyday Life*. Translated by St. Rendall. Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1984.

Comment ne pas comprendre ?

L'œuvre de Michel de Certeau, colportée, depuis sa mort, de façon de plus en plus massive dans les carrefours transdisciplinaires (terrains mélangés, presque « anarchiques ») qui se déploient dans les domaines des *Cultural studies* et de la *Critical Theory*, avait trouvé non pas seulement une autre possibilité de lecture, mais un public dans le désir de proclamer – enfin – sa dette avec l'œuvre de *quelqu'un* – (qu'est-ce qu'ici le maintien du nom ?) – qui permet enfin « un va-et-vient permanent entre [...] une métaphorisation du savoir et une mise en intelligibilité des processus partout à l'œuvre dans la métaphorisation »[1].

Avais-je véritablement compris ?

6 – « JE REPARS À ZÉRO »

Pour percevoir la fortune de Michel de Certeau aux États-Unis – affirma Marie-Florine Bruneau, lorsqu'elle habitait encore Los Angeles où elle enseignait à l'université de Southern California –, il aurait fallu considérer l'accueil qu'obtinrent, dès l'arrivé à San Diego, son style (de parole) et ses travaux. Envisager comment avaient été perçus la densité et le souffle (poétique) qui l'habitaient et qui animent son écriture, et qui ont rendu si ardue toute version en anglais[2]. De sorte que les traducteurs de Michel de Certeau se trouvèrent dans un face à face bien différent de celui que tisse une interaction de pensée.

La traduction, comme l'histoire, se construit par ce qu'elle exclut.

Solidaire du texte[3], la traduction se bâtit sur un renoncement continuel, car elle véhicule les concepts, les métaphores et non pas les coïncidences phonétiques, les concaténations stylistiques, qui annoncent les signifiants structurant le moi de l'écrivain. Mais, justement, en trahissant les amalgames entre sons et sens, la traduction donne corps à la privation, à l'évanouissement, au manque du sujet.

Étant amenés à constater comment de l'auteur paradoxalement il ne reste plus qu'« un nom sans lieu »[4], les traducteurs sont quasiment contraints de se demander quelle relation (authentique) pourrait s'établir entre un absent et la communauté à laquelle l'œuvre se destine.

Aurait-il fallu partir de cette relation et expliciter les motifs qui ont rendu

1. J. Ahearne, « Feux persistants. Entretiens sur Michel de Certeau », in *Esprit*, n° 3, 1996, p. 136-137.
2. Cf. *infra*, R. Terdiman, art. cit.
3. Pour souligner la force de cette analogie, j'ai volontairement employé des termes et une expression utilisés dans le recto de la couverture de *L'écriture de l'histoire*, *op. cit.*
4. M. de Certeau et J.-M. Domenach, *Le christianisme éclaté*, Paris, Seuil, 1974, p. 88.

si différente la diffusion de l'œuvre de Michel de Certeau aux États-Unis et en France ?

Ne fallait-il pas plutôt ignorer cette diversité, trouver un courage paradoxal, organiser un numéro de *Rue Descartes* qui fût à la fois la métaphore d'un « nom sans lieu » et d'un « je repars à zéro » ?

Lors des funérailles de Michel de Certeau, avant d'écouter « Je ne regrette rien » d'Édith Piaf, nous avons appris que Michel de Certeau l'avait « écouté, très intensément, dans les tout derniers jours. Il riait en entendant ce mot de Piaf : "je repars à zéro". A la fin, il a dit : "Elle ne chante pas. Elle est tout entière dans la voix, comme la goutte d'eau dans l'océan" »[1].

Une goutte d'eau dans la mer ! Telle était l'expression des mystiques[2].

Les premiers, ils avaient reflété à Certeau combien l'altération, cette modification qui comporte une décomposition et une recomposition, s'articule à partir d'un « manque inoubliable ». Toutefois, le 9 janvier 1986, peu de jours avant de mourir, donnant à voir avec une surprenante clarté la relation que le manque (de l'autre) entretient avec la psychanalyse et la philosophie, de Certeau avait affirmé : « Nous travaillons dans [un] cadre océanique, luttant avec l'insurmontable diversité des formes que prennent les rapports d'autre à autre, découvrant tantôt les règles, tantôt les événements aléatoires qui restaurent leur étrangeté. »[3]

Ne saisissons-nous pas ici un écho, une répétition, une réorganisation, bref une autre formulation de ce qui a été explicité lors du projet intitulé *Fictions théoriques* ?

De sorte que la cohérence et le respect imposaient d'organiser un recueil d'articles, un numéro de revue qui fasse d'abord apparaître comment la nécessité d'élucidation forçant à capter les rythmes (les emplois, les déplacements, les retours des altérations) se creuse dans les domaines les plus divers.

7 – L'ORGANISATION DU NUMÉRO ET LES AUTEURS

Mais ceci ne pouvait se faire sans un espace d'inextricable ambiguïté – « d'entre-deux », aurait dit de Certeau – dans lequel, sous le couvert du

1. *Messe des funérailles de Michel de Certeau s.j.*, dactylogramme daté à la main « Paris, 13 janvier 1996 », p. 5.
2. *Ibid.*, mais cf. M. de Certeau et J.-M. Domenach, *Le christianisme éclaté, op. cit*, p. 99. « L'écriture croyante, dans sa faiblesse, n'apparaît sur l'océan du langage que pour y disparaître, prise elle-même dans le travail de déceler en d'autres écritures le mouvement par lequel, sans cesse, elles "viennent" et "s'en vont". Selon une expression des mystiques, c'est "une goutte d'eau dans la mer". »
3. G. Pessis-Pasternak, « Le corps et les musiques de l'esprit. Entretien avec Michel de Certeau », in *Le Monde aujourd'hui*, 19-20 janvier 1986, p. XII.

« *sérieux* scientifique »[1], font retour des pratiques déviantes où des chercheurs différents s'ingénient à exprimer, en essayant de forcer le langage, des problèmes théoriques précis et des préoccupations subjectives. S'il est impossible d'articuler aujourd'hui un nouveau discours (historique, sociologique, psychanalytique, économique, etc.) en l'absence d'une coupure épistémologique, celle-ci ne peut toutefois s'opérer que grâce à une transformation. Perçue comme être sur le départ, cette transformation ne cesse de restituer au sujet la limite entre une appartenance et une non-appartenance.

Or, par-delà les différences de savoirs et de disciplines institutionnelles, des chercheurs, pour qui la recherche est à la fois une quête et une nécessité, trouvent effectivement dans l'œuvre de Michel de Certeau des suggestions capables de les renvoyer aux conjonctions conflictuelles d'où jaillit l'exigence de leur propre travail. De sorte qu'en parcourant leurs écrits, apparaissent des affinités, une solidarité dans l'effort de distancer, voire d'abolir ce qui ne peut pas être aboli : le retour de l'autre, l'historicisation du discours, la présence d'un réel échappant à toute institution et à la connaissance. Mais si l'on se souvient du vieil adage mystique, « le semblable n'est connu que par le semblable »[2], l'on comprend pourquoi ce consentement et ce mouvement sont rendus possibles.

La lecture des textes de Michel de Certeau ne cesse en effet de montrer que le désir, lorsqu'il est « délié de toute "attache" objective, fait retour sur le sujet et le saisit de sa puissance. Dans ce passage s'allient un libre désir, une auto-affirmation suicidaire et un sacrifice de soi »[3]. La recherche et la transmission d'un savoir hospitalier sont nécessairement liées à un *modus vivendi* qui ne se donne pas dans le langage, mais dans la défection des illusions, dans la désertion du corps et dans l'acceptation de la mort. Oui ! Puisqu'il faut payer de sa propre mort le droit à la vie des autres[4]. Et ce radicalisme, qui se marque dans l'écriture comme violence ou comme « rage

1. « Le freudisme se donne ainsi des champs "littéraires", délimités par le discours scientifique dont il s'exile et par le discours poétique au seuil duquel il s'arrête. Son "roman" se développe dans cette région "d'entre-deux" où reviennent des pratiques discursives (celles de la tragédie, de la rhétorique, de la stylistique, etc.) qui avaient été refoulées du "sérieux" scientifique. » M. de Certeau, « Le roman freudien », in *Confrontation*, n° 9, 1981, p. 9.

2. S. Breton, « Le pèlerin, le voyageur et marcheur », in *Le voyage mystique. Michel de Certeau*, Recherches de Science religieuse, Paris, 1988, p. 22.

3. P. Guyomard, *La jouissance du tragique*, Paris, Flammarion, « Champs », 1998, p. 52.

4. Il faudrait considérer cette affirmation dans un double contexte. En relisant d'abord M. de Certeau (*L'invention du quotidien*, t. I, Paris, UGE, coll. « 10-18 », 1980, p. 322 : « Il n'y a rien d'aussi "autre" que ma mort, index de toute altérité. Mais rien non plus ne précise mieux la place d'où je puis dire mon désir de l'autre, ma gratitude d'être – sans garant ni bien à offrir – reçu dans le langage impuissant de son attente ; rien donc ne définit plus exactement que ma mort ce que c'est que parler »), puis en réfléchissant à ce qu'a analysé P. Aulagnier dans *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 1975, p. 179.

d'aimer »[1], porte en lui la force de re-situer certains chercheurs à l'intérieur de leur trajectoire personnelle.

C'est en cela qu'il a été essentiel de transgresser les règles des préfaces ayant recours à une organisation inattendue : les contributions n'ont été groupées ni par thème ni par aires linguistiques ; elles se suivent selon l'ordre alphabétique du nom de leurs auteurs.

En travaillant à partir des textes de Certeau, tous, presque à leur insu et de façon très différente, ont insinué dans les phrases la marque d'un regret (mélancolique) et de la dette, le plaisir ou le déplaisir de l'échange avec la pensée de ce chercheur. Certains d'entre nous ont effectivement discuté avec Michel, d'autres ne l'ont jamais rencontré. Ceci est-il d'importance ?

Ne s'agit-il pas, en dernière analyse, d'apprendre à mieux pratiquer l'« erreur »[2], à avancer parmi les émotions et les imprévus qui scandent la rencontre avec la vie et nous arrachent aux conformismes, aux consensus, aux soumissions intellectuelles et institutionnelles ?

8 – FRONTIÈRE

Dans ces circonstances toutefois ne faudrait-il pas souligner la frontière qui exaspère le deuil ?

En dédiant en 1986 *Navrate*, un roman, à Michel de Certeau, je choisissais comme exergue « … le désir comme la lumière ». Il s'agit du dernier vers du dernier poème, qui tient la place d'une lettre. Dans la précédente, Krystina, la protagoniste, avait donné à voir son secret. « Mon renoncement – écrivait-elle – est le renoncement au malheur. Taire l'ascèse que ce renoncement demande. »[3]

Que de fois ces paroles me sont-elles revenues à l'esprit pendant la préparation de ce numéro. Si bien que maintenant je me trouve astreinte à une double obligation.

Présenter mes excuses d'abord, et surtout à certains chercheurs qui ont collaboré à ce numéro, pour avoir passé sous silence tant de détails, tant de rencontres, pour avoir tu des moments d'amitié inoubliable.

Dire ensuite que, dans l'après, on voit autrement.

« La mort baptise aussi », disait Marguerite Duras[4].

1. M. de Certeau et J.-M. Domenach, *Le christianisme éclaté*, *op. cit.*, p. 92.
2. Cf. *infra*, dans ce même numéro, les conclusions de Tom Conley.
3. M.L. Cravetto, *Navrate (Storia di una donna calva e di un'altra che umilmente si cerca)*, Pisa, Giardini, 1986, p. 135.
4. M. Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, p. 77.

La mort et le travail accompli exposent ce qui reste à faire, et à espérer.

Qu'importe ici le nom et la provenance ? Reste à articuler de façon évidente que par sa façon de *ruser*, de ne pas « céder sur son désir »[1], par cette innovation, la manière propre à Michel de Certeau de questionner, de penser et d'écrire l'histoire a marqué dans l'historiographie une mutation fondamentale.

1. M. de Certeau, « Lacan : une éthique de la parole », art. cit., p. 69.